

*Avec l'appui  
de l'Université de la Sorbonne &  
de la Fondation Calouste Gulbenkian*



FONDATION  
CALOUSTE  
GULBENKIAN

Délégation  
en France

N. DL 355306/13  
Nome fornecedor Várzea Da Rainha Impressores  
Título *Eduardo Lourenço  
et la passion de l'humain*  
Autor Graciete Besse (org.)  
Tipo Estudos Universitários  
Editor Éditions Convivium Lusophone  
Local de Publicação França  
Data prevista de  
publicação (mês/ano) Março 2013  
Nº de Edição 1ª edição  
Atribuído em 12.02.2013  
Criado a 12.02.2013

© les auteurs, Éditions Convivium Lusophone, 2013  
ISBN 979 10 90153 09 7

---

---

# EDUARDO LOURENÇO ET LA PASSION DE L'HUMAIN

---

---

*Maria Graciete Besse (org.)*



Éditions  
*Convivium Lusophone*

# SOMMAIRE

---

NOTE LIMINAIRE

*Maria Graciete Besse*

— 5 —

## L'INTELLECTUEL EDUARDO LOURENÇO

DES RISQUES QUE L'ON COURT

*Cleonice Berardinelli*

— 19 —

## LA QUESTION DE L'EUROPE

DANS L'ATTENTE D'UNE EUROPE QUI SE FAIT ATTENDRE

*António Vitorino*

— 31 —

EDUARDO LOURENÇO, PORTUGAL ET LE MYTHE DE L'EUROPE

*Miguel Real*

— 41 —

PENSER L'IMPENSÉ : PORTUGAL ET  
LE FUTUR ANTÉRIEUR DU TEMPS EUROPÉEN

*Roberto Vecchi*

— 51 —

L'« ARYTHMIE » PORTUGAISE PAR RAPPORT À L'EUROPE  
OU LE « COMPLEXE EUROPE » CHEZ EDUARDO LOURENÇO

*José Eduardo Franco*

— 65 —

— 5 —

## REPENSER L'IDENTITÉ PORTUGAISE

IDENTITÉ ET DIFFÉRENCE –  
L'AVENTURE PORTUGAISE CHEZ EDUARDO LOURENÇO

*Guilherme D'Oliveira Martins*

— 85 —

LE PORTUGAL EXPLIQUÉ AUX ENFANTS  
PAR EDUARDO LOURENÇO

*João Tiago Pedroso De Lima*

— 91 —

LE LABYRINTHE DE L'IDENTITÉ –  
L'HÉTÉRODOXIE D'EDUARDO LOURENÇO

*Onésimo Teotónio De Almeida*

— 99 —

## CAHIER DE PHOTOGRAPHIES D'EDUARDO LOURENÇO / LETTRE INÉDITE

— 113 —

## LA FASCINATION DE LA LITTÉRATURE

CAMÕES DANS L'ŒUVRE D'EDUARDO LOURENÇO

*Angel Marcos De Dios*

— 139 —

PESSOA DEUX FOIS REVISITÉ

*Robert Bréchon*

— 159 —

SENS ET FORME D'UNE LECTURE DE LA POÉSIE

*Nuno Júdice*

— 167 —

EDUARDO LOURENÇO, CRITIQUE DE POÉSIE :

GESANG UND DASEIN

*Vasco Graça Moura*

— 175 —

— 6 —

## LA RÉJOISSANCE DE LA PENSÉE

EDUARDO LOURENÇO :  
INQUIÉTUDE RÉFLEXIVE ET TRADITION EUROPÉENNE

*Helena Buescu*

— 185 —

IDENTITÉ, IMAGINAIRE ET MYTHE  
DANS L'ŒUVRE D'EDUARDO LOURENÇO

*Maria Manuel Baptista*

— 197 —

QUELQUES MOTS DE CONCLUSION

*Eduardo Lourenço*

— 219 —

## GRANDES ÉTAPES DE LA VIE D'EDUARDO LOURENÇO

— 225 —

## ŒUVRES D'EDUARDO LOURENÇO PUBLIÉES EN FRANÇAIS

— 231 —

— 7 —

# LE PORTUGAL EXPLIQUÉ AUX ENFANTS PAR EDUARDO LOURENÇO

*João Tiago Pedroso de Lima*

*(NICPRI–Université d'Evora)*

**E**duardo Lourenço, est-il un écrivain postmoderne ? C'est du moins ce qu'en pense le cinéaste Manoel de Oliveira. En effet, Manoel de Oliveira hésite, mais offre un portrait d'Eduardo Lourenço. « Cultivé, érudit, amant de Botticelli, studieux, d'une intelligence perspicace. Que puis-je dire de plus ? Il est un postmoderne ou peut-être quelqu'un qui appartient à une nouvelle Renaissance »<sup>41</sup>.

Bien sûr, ce n'est que l'avis de quelqu'un qui affirme souvent qu'il ne sait faire que des films. Mais on connaît aussi le rôle fondamental que le cinéma joue dans le parcours intellectuel ou au moins dans l'imaginaire d'Eduardo Lourenço. On peut dire en outre que le débat autour du post-

41. Manoel de Oliveira, "Um pós-moderno", *Jornal de Letras, Artes e Ideias*, n° 231, Lisboa, 6/XII/1986, p. 13.

modernisme ne détient pas, chez Eduardo Lourenço, un statut privilégié. Au contraire, il parle davantage d'une époque ou d'une « ère postchrétienne – que certains appellent postmoderne, peut-être pour anoblir, ou adoucir avec la littérature ce qui est de l'ordre du scandale »<sup>42</sup>. Mais de quoi parle-t-on vraiment quand on parle d'un écrivain postmoderne ? Selon Jean-François Lyotard dans son livre *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, « Un artiste, un écrivain postmoderne est dans la situation d'un philosophe : le texte qu'il écrit, l'œuvre qu'il accomplit ne sont pas en principe gouvernés par des règles déjà établies, et ils ne peuvent être jugés au moyen d'un jugement déterminant, par l'application à ce texte, à cette œuvre de catégories connues. Ces règles et ces catégories sont ce que l'œuvre et le texte recherchent »<sup>43</sup>. Celui qui écrit se trouve à la recherche des règles de son texte. Il est donc dans la situation d'un philosophe, parce que philosopher signifie, d'une certaine façon, marcher sans filet. D'après Lyotard voilà la situation de l'écrivain postmoderne : il ne possède pas de catégories connues *a priori* dont l'écriture deviendrait l'application automatique. Nous présentons déjà une première hypothèse. L'écriture d'Eduardo Lourenço est dans la situation d'un philosophe. Même ou surtout s'il avoue que c'est par une fidélité à un certain *pathos* de la philosophie elle-même qu'il refuse avec véhémence le titre de philosophe.

Regardons de plus près la façon dont Eduardo Lourenço lit et écrit à propos de Montaigne, par exemple :

42. Eduardo Lourenço, *La splendeur du chaos*, Bordeaux, L'Escampette, 2002, traduction par Annie de Faria, p. 69.

43. Jean-François Lyotard, *Le Postmoderne expliqué aux enfants – Correspondance 1982-1985*, Paris, Minuit, 1985, p. 31.

Peut-être fut-il [Montaigne] le premier homme de l'Occident à ne pas avoir de Muse. N'ayant trouvé nul autre que lui-même sur son chemin, il a converti l'interminable étonnement de cette rencontre en écriture »<sup>44</sup>.

Serait-il trop risqué de caractériser Montaigne comme un écrivain postmoderne avant la lettre ? On parle souvent de Montaigne comme d'un précurseur de la modernité. On dit d'habitude que son scepticisme anticipe d'une certaine façon le doute méthodique de Descartes. Cette lecture presque canonique (« ce lieu commun de notre héritage occidental »<sup>45</sup>) est bien sûr soutenable, mais Eduardo Lourenço nous présente un autre point de vue. D'après lui, « le scepticisme comporte trop de certitude quand on est Montaigne »<sup>46</sup>. Ce « moderne antimoderne »<sup>47</sup> prépare et au même temps dépasse le cartésianisme, parce que, au contraire de la dimension biographique du *Discours de la Méthode*, Montaigne « parle de lui sans se prendre pour le centre du monde »<sup>48</sup>.

Or, et voilà notre deuxième hypothèse : lorsque Eduardo Lourenço parle de Montaigne (ou de Fernando Pessoa, par exemple) c'est aussi, peut-être surtout, de lui-même qu'il parle. Les écrivains et les cinéastes jouent, chez Eduardo Lourenço, un rôle pareil à ce que signifient pour Montaigne des auteurs comme Cicéron et Sénèque. « Ce sont ses compagnons de table, des interlocuteurs disponibles qui ont, par surcroît, le don de ne pas déranger. Montaigne se laisse lire par eux plus qu'il ne les lit »<sup>49</sup>. Eduardo Lourenço se laisse lire par Montaigne ou par Pessoa plus qu'il ne les lit. Et le Portugal, se laisse-t-il lire, lui aussi ?

44. Eduardo Lourenço, « Montaigne ou la vie écrite », *Obras Completas – Vol. I Heterodoxias*, Lisboa, Fundação Calouste Gulbenkian, 2011, p. 463.

45. Ibidem, p. 467.

46. Ibidem.

47. Ibidem, p. 465.

48. Ibidem, p. 464.

49. Ibidem.

« Nous avons toujours eu une vertèbre en trop »<sup>50</sup>, écrit Eduardo Lourenço par la main de sa femme qui est aussi sa traductrice, Annie de Faria. Le terme de comparaison est ici, comme souvent chez les Portugais, l'Espagne. Car l'Espagne, d'après Ortega, serait un pays invertébré, c'est-à-dire, il ne serait pas un vrai pays. Du moins, un pays comme le Portugal, qui, lui, n'a aucun problème d'identité. Selon Eduardo Lourenço, « L'Espagne a des problèmes d'autodéfinition nationale, du fait de cette fameuse invertébralité diagnostiquée par Ortega. Notre cas est tout autre : nous avons toujours eu une vertèbre en trop, nous avons toujours vécu au-dessus de nos moyens, mais sans problème d'identité nationale proprement dite »<sup>51</sup>. La métaphore est, comme d'habitude chez Eduardo Lourenço, très séduisante, mais, et voilà la troisième et peut-être la dernière hypothèse de lecture que nous voulons présenter aujourd'hui, elle n'est pas sans problèmes.

Que signifie vraiment la fameuse invertébralité que, d'après Ortega, caractérise l'Espagne ? On peut sans doute lire dans *España invertibrada*, (essai publié originairement en 1922), que « l'Espagne est moins une nation qu'un série de compartiments étanches »<sup>52</sup>. Mais les apparences sont trompeuses, puisque ces compartiments étanches dérivent moins de l'hétérogénéité des diverses régions (avec ses identités culturelles et linguistiques, par exemple) qui forment l'Espagne que d'un phénomène désigné par Ortega de *particularisme*, c'est-à-dire, « chaque groupe ne se sent plus lui-même comme une partie et, par conséquent, il ne vit plus les sentiments d'autrui »<sup>53</sup>. Le particularisme devient donc une sorte d'égoïsme et c'est

50. Eduardo Lourenço, *Le labyrinthe de la saudade : psychanalyse mythique du destin portugais*, Bruxelles, Éditions Sagres – Europa, 1988, traduction par Annie de Faria, p. 19.

51. *Ibidem*.

52. Jose Ortega Y Gasset, “España Invertebrada. Bosquejo de alguns pensamentos históricos”, *Obras Completas, T. III*, Madrid, Taurus, 2005, p. 460.

53. *Ibidem*, p. 454.

pourquoi on peut parler d'un particularisme et d'un séparatisme entre les différents secteurs professionnels d'une société ou même entre le peuple et la classe politique ou encore entre les hommes exemplaires (les élites, parce que, selon Ortega, la société est par nature stratifiée) et les masses. Or, la cause de l'invertébralité de l'Espagne se trouve justement dans l'incapacité de dessiner un projet mobilisateur qui dépasse ces particularismes. Ainsi, la Castille n'est pas moins séparatiste que la Catalogne ou l'Andalousie.

Ortega dit qu'en Espagne on ne veut pas combattre, mais seulement vaincre sans luter. Mais puisqu'il est impossible de vaincre sans combattre, on préfère vivre d'illusions et d'utopies. Ainsi, selon Ortega, « le remplacement du réel par un désir abstrait est un symptôme de puérité »<sup>54</sup>. Dans cet ouvrage, *España Invertebrada*, Ortega analyse déjà les rapports entre les masses et les élites, en anticipant quelques réflexions de son fameux *La Rebelión de las Massas* (1929). C'est très curieux que ce livre ait été choisi par Eduardo Lourenço comme un des vingt livres les plus importants dans son parcours intellectuel<sup>55</sup>. Il s'agit d'un choix qui n'étonne pas les lecteurs d'Eduardo Lourenço. Nous oserions même dire qu'il y a dans les textes qu'Eduardo Lourenço écrit à propos des images que, nous, les Portugais « avons forgées de nous-mêmes » quelques similitudes avec le diagnostic d'Ortega sur l'Espagne invertébrée.

En effet, Eduardo Lourenço remarque que « Tous les peuples vivent un peu confinés dans l'amour d'eux-mêmes. Mais la manière dont les Portugais s'y complaisent est vraiment singulière »<sup>56</sup>. Regardons de plus près. « Le Portugal est le seul pays à avoir placé au centre de son drapeau la *sphère*

54. *Ibidem*, p. 486.

55. Eduardo Lourenço, “21 Livros” [Escolha de 21 obras publicadas nos últimos cem anos para o próximo século], Suplemento Mil Folhas de *Público*, Lisboa, 30/XII/2000, p. 16.

56. Eduardo Lourenço, *Mythologie de la saudade : essais sur la mélancolie portugaise*, Paris, Chandeigne, 1997, traduction par Annie de Faria, p. 8.

*armillaire*, en somme, la représentation de l'Univers. Cela n'étonne presque personne, et moins que quiconque les Portugais. Cette image n'est pas uniquement d'ordre cosmologique – une consécration du rôle joué par le Portugal comme découvreur de *nouvelles terres et nouveaux cieux* – mais d'ordre christique : le plus humble assis à la place d'honneur des élus »<sup>57</sup>. On trouve dans cette image – mais il faut admettre que le drapeau d'un pays n'est pas n'importe quelle image – une sorte d'innocence, de naïveté qui semble presque enfantine. Le Portugal se voit lui-même comme le protagoniste de l'histoire universelle.

Une image presque mythique de notre histoire nous rappelle souvent notre vocation universaliste. Cette image qui, bien sûr, n'est pas, d'un point de vue historique, absolument fautive a joué un rôle décisif pour convaincre les Portugais que leur colonisation était elle aussi *vraiment singulière*. À la limite, la colonisation portugaise n'était pas une vraie colonisation. Eduardo Lourenço souligne les liens dramatiques entre cette image mythique et la difficulté ressentie par certains intellectuels portugais de percevoir la fin inévitable de notre Empire colonial. Le 21 décembre 1960, c'est-à-dire, quelques semaines avant l'éclosion de la guerre en Angola, António Quadros publie dans le quotidien de Lisbonne *Diário de Notícias* un texte qui traduit sa représentation mythique singulière du Portugal. Selon Eduardo Lourenço, « cet article qui mérite une relecture permanente s'intitule précisément *Qui nous comprend ? (c'est-à-dire : qui comprend notre combat africain ?)* »<sup>58</sup>. En lisant aujourd'hui ce texte d'António Quadros, qui essaye de justifier et d'expliquer l'idéologie des mouvements autonomistes africains par une hypothétique et perverse influence de la philosophie française et allemande, on est tenté de penser que le diagnostic d'Eduardo Lourenço est très rigoureux.

57. *Ibidem*.

58. *Ibidem*, p. 103.

On trouve ainsi un étrange paradoxe dans cette image que les Portugais ont forgée d'eux-mêmes, car apparemment nous nous croyons le plus universaliste de tous les peuples du monde, mais nous nous voyons aussi comme la plus humble des nations, dont la mission historique est assise sur un fondement religieux. Nous avons découvert *de nouvelles terres et de nouveaux cieux*, mais nous avons été simplement les exécuteurs d'un plan écrit par Dieu. « Ce moment d'universalité – plus rêvée que réelle – lié moins à la puissance temporelle qu'au rayonnement d'une foi vécue comme lumière et don de Dieu, deviendra pour les Portugais le lieu où ils se tiennent, à la fois plus grands et plus petits qu'eux-mêmes. Cette identité mythique, raison de leur étrangeté et noyau de leur mystère, est leur ciel et leur croix. Qui les fera sortir d'un labyrinthe qui n'est autre que celui de leur image magnifiée, consolatrice, dont ils sont les créateurs et les enfants ? »<sup>59</sup>

Or, d'après nous, on peut lire cette image mythique selon la catégorie ortéguienne du particularisme. En effet, le soi-disant universalisme portugais n'est qu'un sentiment d'un groupe qui ne se voit *lui-même plus comme une partie et, par conséquent, il ne vit plus les sentiments d'autrui*. Selon cette image, nous ne sommes pas au monde pour être-avec-les-autres, mais parce que telle est la volonté de Dieu. Ça suffit pour résoudre historiquement le problème de notre identité, mais cela fait du Portugal un lieu où trop souvent il est « impossible de distinguer la réalité du rêve »<sup>60</sup>. Vieux pays, le Portugal ? Sans doute. Pays-enfant, le Portugal ? Pourquoi pas ? Mais dans ce cas, il faut qu'on apprenne que, sans effort, personne ne peut vaincre l'avenir.

59. *Ibidem*, p. 9.

60. *Ibidem*, p. 14.